



**MAURIZIO
DE GIOVANNI
L'HIVER DU
COMMISSAIRE
RICCIARDI**

RIVAGES/NOIR

MAURIZIO DE GIOVANNI L'HIVER DU COMMISSAIRE RICCIARDI

Traduit de l'italien par Odile Rousseau

Rivages/noir inédit

En cette fin de mois de mars 1931, un vent glacial souffle sur Naples. Le théâtre royal San Carlo s'apprête à donner Cavalleria Rusticana et Paillasse avec le célèbre ténor Arnaldo Vezzi, artiste de renommée mondiale et ami du Duce. Mais le chanteur est retrouvé sans vie dans sa loge, la gorge tranchée par un fragment acéré de son miroir brisé. Chose étrange, alors que les murs sont éclaboussés de sang, le manteau et l'écharpe de l'artiste sont parfaitement propres.

L'affaire est confiée au commissaire Ricciardi, peu apprécié par ses supérieurs en raison de son caractère et de ses méthodes atypiques, mais reconnu comme un enquêteur de valeur. Ce que peu de gens savent, c'est que le commissaire est un homme tourmenté, traumatisé par la vision d'un cadavre dans l'enfance. Il est hanté par des visions dès qu'il est confronté à la mort violente ; il "voit", comme inscrit sur une pellicule, les derniers instants des êtres qui passent de vie à trépas et va jusqu'à éprouver leur souffrance...

Maurizio De Giovanni fait de Naples une peinture désenchantée dans ce roman d'atmosphère où la vie et le spectacle se mêlent dangereusement.

L'Hiver du commissaire Ricciardi

Maurizio de Giovanni

L'Hiver
du commissaire Ricciardi

Traduit de l'italien par
Odile Rousseau

Collection dirigée par
François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

www.payot-rivages.fr

Titre original : *Il senso del dolore.*
L'inverno del commissario Ricciardi

© 2007, Fandango Libri s.r.l., Rome

© 2011, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française

106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 978-2-7436-3365-3

À ma mère

1

L'enfant mort se tenait debout, immobile, au carrefour entre Santa Teresa et le musée. Il regardait les deux garçons qui, assis par terre, faisaient le tour d'Italie avec des billes. Il les regardait et répétait : « *Je descends ? Je peux descendre ?* »

L'homme qui ne portait pas de chapeau savait, bien avant de l'avoir vu, que l'enfant mort était là : il savait que son profil gauche, celui qu'il verrait en premier, était intact ; alors qu'à droite, le crâne avait disparu sous le choc, l'épaule avait pénétré la cage thoracique et l'avait défoncée, le bassin s'était enroulé autour de la colonne vertébrale brisée. Et il savait aussi qu'au troisième étage de l'immeuble d'angle qui jetait, en ce début de mercredi matin, une bande d'ombre froide sur la chaussée, les volets étaient fermés ; un drap noir restait accroché à la partie la plus basse de la rambarde du balcon. Il ne pouvait qu'imaginer la douleur de la jeune mère qui, contrairement à lui, n'allait plus jamais revoir son fils. Tant mieux pour elle, pensa-t-il. C'était un supplice.

L'enfant mort, perdu dans l'ombre, regarda l'homme qui passait nu-tête. « *Je descends ? Je peux descendre ?* » lui demanda-t-il. Un saut de trois étages, une douleur fulgurante de la durée d'un éclair. Il baissa la tête et accéléra le pas. Il dépassa les deux garçons qui, le

plus sérieusement du monde, continuaient leur tour d'Italie. Des enfants pauvres, pensa-t-il.

Luigi Alfredo Ricciardi, l'homme qui ne portait pas de chapeau, était commissaire de police à la brigade mobile de la Questure royale de Naples. Il avait trente et un ans, l'âge du siècle. L'ère fasciste en avait neuf.

Il ne faisait pas partie des pauvres, l'enfant qui jouait tout seul dans la cour de la maison de maître de Fortino, dans la province de Salerne, un matin de juillet, un quart de siècle auparavant. Le petit Luigi Alfredo était l'unique fils du baron Ricciardi di Malomonte ; de son père mort très jeune, il ne gardait aucun souvenir. Sa mère, qui avait depuis toujours les nerfs malades, était morte dans une maison de repos, lorsque lui, adolescent, était pensionnaire dans un collège de jésuites : il en gardait la dernière image, le teint mat, les cheveux déjà blancs à trente-huit ans, les yeux fébriles. Minuscule, dans un lit trop grand.

Mais ce fut un matin de juillet qui changea définitivement sa vie. Il avait trouvé un morceau de bois et en avait fait le sabre de Sandokan, le Tigre de Malaisie : les histoires de Salgari que Mario, le fermier passionné avec lequel il passait des heures, lui racontait et qu'il écoutait, les yeux écarquillés en retenant son souffle, devenaient rapidement réalité. Ainsi armé il ne redoutait pas les bêtes sauvages ou les ennemis féroces, mais il avait besoin d'une jungle. On lui avait donné la permission d'aller jouer dans une treille abandonnée non loin de la cour : il en aimait l'ombre des larges feuilles de vigne, la fraîcheur inattendue, le bourdonnement des insectes. Fanfaronnant, le jeune Sandokan

s'engagea avec son sabre dans la pénombre et avança silencieusement dans sa forêt imaginaire : à la place des cigales et des bourdons il voyait des perroquets aux mille couleurs et entendait presque leurs appels exotiques. Un lézard s'élança le long de l'allée, zigzaguant sur le gravier ; il le suivit, délicatement penché en avant, tirant la langue, les yeux verts fixés sur l'animal. Le lézard effectua un virage, changea de trajectoire.

Il vit l'homme assis par terre sous un rameau de vigne : il se trouvait dans un espace ombragé, comme s'il avait voulu se reposer à l'abri de la chaleur de ce torride mois de juillet dans la jungle. La tête penchée, les bras abandonnés le long du corps, les mains touchant le sol. Il semblait endormi, mais son dos était raide et ses jambes débordaient sur l'allée de manière presque inconvenante. Il était vêtu comme un journalier, mais pour l'hiver : un gilet de laine, une chemise de flanelle sans col, un pantalon de toile épaisse attaché à la taille avec une épingle. Le jeune Sandokan, sabre au poing, enregistra ces détails sans en relever l'incongruité : puis il vit le manche du couteau d'élagage saillir du thorax de l'homme, sur le flanc gauche, comme une branche d'arbre. Un liquide sombre tachait la chemise et gouttait jusqu'au sol où il avait formé une petite flaque : maintenant le tigre de Malaisie la voyait bien malgré l'ombre de la vigne. Un peu plus loin, le lézard s'était arrêté et l'observait, comme déçu par l'interruption de la poursuite.

L'homme qui devait être mort leva lentement la tête et la tourna vers Luigi Alfredo, avec un léger grincement des vertèbres : il le regarda de ses yeux voilés et à demi ouverts. Les cigales cessèrent de striduler. Le temps s'arrêta.

« Bon Dieu, je l'ai même pas touchée, ta femme. »

Ce n'était pas à cause de cette rencontre inattendue, ni à cause du manche de couteau, ni à cause du sang répandu. Luigi Alfredo s'enfuit en hurlant pour tenter de se débarrasser de toute la douleur que le cadavre du journalier lui avait jetée sur le dos. Jamais personne ne lui expliqua que le crime survenu dans la vigne cinq mois plus tôt était le fruit de la jalousie d'un autre journalier, qui avait pris la fuite après avoir tué sa jeune épouse ; on disait qu'il s'était acoquiné avec un groupe de brigands en Lucanie. On attribua l'épouvante et la terreur du garçonnet à son imagination débridée, à son caractère solitaire et aux bavardages des commères qui, le soir, cousaient sous la fenêtre de sa chambre à la recherche d'un peu d'air frais dans la cour. Elles en parlaient comme de la « chose ».

Luigi Alfredo s'habitua à penser à ce qui lui était arrivé exactement en ces termes : la Chose. Depuis que la Chose était arrivée, comment était arrivée la Chose. La Chose qui avait orienté le cours de son existence. Même tante Rosa, qui s'était consacrée à lui et qui vivait encore à ses côtés, ne l'avait pas cru à ce moment-là ; dans ses yeux était apparue la tristesse, puis un éclair de peur, comme un présage que le petit aurait à souffrir du même mal que sa mère. Et lui avait compris qu'il ne pourrait jamais en parler avec personne, que cette marque sur son âme, il était le seul à l'avoir : c'était une condamnation, une damnation.

Pendant les années qui suivirent, il s'employa à définir les contours de la Chose. Il voyait les morts. Pas tous et pas toujours : uniquement ceux qui avaient connu une mort violente et pendant le court laps de temps qui reflétait leur dernière émotion, l'énergie

libérée de leur ultime pensée. Il les voyait comme sur une photographie qui fixait l'instant où leur existence s'était achevée, avec des contours qui petit à petit se décoloraient pour finir par disparaître : un peu comme sur les pellicules qu'il avait vues quelquefois au cinématographe, mais qui reproduisaient toujours la même scène. L'image du mort avec les traces des blessures et l'expression figée de son dernier instant, les ultimes paroles, sans cesse répétées, comme pour arriver au bout d'un processus entamé par l'esprit avant d'être emporté définitivement.

C'était l'émotion, par-dessus tout, qu'il ressentait : chaque fois il absorbait la douleur, la surprise, la colère, la mélancolie. Même l'amour : il revoyait souvent, les nuits où la pluie tambourinait à sa fenêtre et l'empêchait de s'endormir, une scène d'infanticide avec l'image d'un enfant, assis dans la bassine où il était mort noyé, qui tendait la main justement en direction de sa mère, et réclamait de l'aide auprès de son assassin. Il en avait perçu tout l'amour inconditionnel et exclusif. Une autre fois, il s'était trouvé devant le cadavre d'un homme poignardé par une maîtresse jalouse au moment de l'orgasme : il avait senti toute l'intensité du plaisir et avait dû quitter la pièce en toute hâte, en pressant un mouchoir sur sa bouche.

C'est ainsi que la Chose à laquelle il était condamné fonctionnait : elle l'assaillait comme le fantôme d'un cheval au galop, sans lui laisser le temps de l'esquiver ; aucun avertissement ne la précédait, aucune sensation physique ne lui succédait, à part le souvenir. C'était une nouvelle cicatrice sur son âme.

2

Luigi Alfredo Ricciardi était de taille moyenne, maigre. Un teint mat, des yeux verts qui lui dévoraient le visage ; ses cheveux noirs, coiffés en arrière et fixés à la brillantine, laissaient parfois s'échapper une mèche qui lui tombait sur le front et qu'il remettait distraitemment en place d'un geste sec. Un nez fin et mince, comme les lèvres. Des mains petites, presque féminines : nerveuses, toujours en mouvement. Il les tenait dans ses poches, conscient qu'elles pouvaient trahir son émotion, sa nervosité.

Des rentes provenant de sa famille auraient pu lui éviter de travailler, mais elles ne l'intéressaient pas plus que cela. Elles auraient pu aussi lui permettre – comme ne manquaient pas de le lui rappeler les quelques parents qu'il rencontrait de manière épisodique, l'été au pays – des fréquentations plus conformes au nom qu'il portait. Mais il dissimulait aussi bien les rentes que le titre, afin de passer le plus possible inaperçu et de suivre la voie qu'il s'était choisie ; ou mieux, la voie qui l'avait choisi. Essayez donc, aurait-il dit s'il l'avait pu, de la ressentir, cette douleur : constamment, perpétuellement ; sous toutes ses formes. Depuis ce fameux jour de son enfance, elle venait quotidiennement demander la paix, réclamer justice. Il avait décidé d'étudier le droit, avait fait une thèse en droit pénal, puis il était

entré dans la police : l'unique moyen pour adresser une requête, faire appliquer la loi, réveiller la justice, afin d'alléger ce fardeau. Rester dans le monde des vivants pour ensevelir les morts.

Il n'avait pas d'amis, ne fréquentait personne, ne sortait pas le soir, n'avait pas de femme. Sa famille se limitait à la vieille tante Rosa, désormais septuagénaire, qui l'assistait avec une dévotion absolue, l'aimait tendrement mais ne faisait guère d'efforts pour comprendre ses regards et ses pensées.

Il travaillait tard, à l'écart du groupe de collègues qui l'évitaient soigneusement. Ses supérieurs redoutaient sa valeur, son extraordinaire faculté à résoudre les cas insolubles, sa vie entièrement consacrée au travail : on aurait pu lui prêter une ambition effrénée, une détermination à réussir, grimper les échelons, évincer ses pairs. Ses subordonnés ne comprenaient pas sa gravité, ses silences : jamais un sourire, jamais un commentaire superflu. Il menait ses enquêtes de manière extravagante, ne respectait pas les procédures, mais en fin de compte il avait toujours raison. Les plus superstitieux, et il n'en manquait pas dans cette ville, avaient l'intuition que les solutions de Ricciardi tenaient du surnaturel : comme si le commissaire prenait ses enquêtes à l'envers, comme s'il remontait le cours des événements. Les agents appelés à collaborer directement avec lui avaient du mal à réfréner une grimace d'ennui. De plus, il travaillait avec obstination : il ne s'arrêtait qu'avec la résolution de l'affaire. Pas de nuit, pas de jour, pas même de dimanche, avant que le coupable

ne soit sous les verrous. Comme si, à chaque fois, la victime était un membre de sa famille ; ou une connaissance personnelle.

On appréciait toutefois qu'il renonçât systématiquement, au profit de la brigade, aux primes spéciales attribuées pour les enquêtes les plus importantes ; et puis il était toujours à pied d'œuvre, il ne prenait pas ses jours de congé, couvrait personnellement les erreurs de ses subordonnés auprès de ses supérieurs, quitte à rappeler vertement le responsable à une plus grande vigilance. Malgré tout, un seul de ses collaborateurs lui était véritablement attaché : le brigadier Raffaele Maione.

Maione avait depuis peu franchi le cap de la cinquantaine ; il était très content d'être encore en vie, et qui plus est, dans la force de l'âge. Le soir, à table, il aimait répéter à sa femme et à ses cinq enfants : « Remerciez Dieu le Père qui vous donne de quoi manger. Et remerciez aussi la chance, parce que votre père est encore en vie. » Et aussitôt ses yeux se remplissaient de larmes à la pensée de Luca, le fils aîné entré comme lui dans la police, mais pas avec la même chance : il était en poste depuis un an, lorsqu'il avait été mortellement poignardé lors d'une perquisition dans le quartier de la Sanità. Trois années plus tard la douleur de Maione était encore vive ; sa femme, elle, n'en avait plus jamais parlé, comme si ce fils beau et fort, toujours joyeux, qui la prenait dans ses bras, la faisait tourner et l'appelait « ma fiancée », n'avait jamais existé. Alors qu'au contraire, il occupait tout son cœur, d'où il avait évincé frères et sœurs, et ne la quittait pas de toute la journée.

Maione s'était lié avec Ricciardi précisément à la mort de son fils. Alors délégué de police ¹, il avait été parmi les premiers à arriver sur les lieux. Avec douceur il avait demandé à Maione de s'éloigner de la cave où on avait retrouvé le corps du garçon, renversé dans une mare de sang, un couteau planté dans le dos. Il était resté seul pendant quelques minutes : quand il était sorti de l'obscurité, ses yeux verts semblaient illuminés de l'intérieur, comme ceux d'un chat, mais ils étaient remplis de larmes. Il s'était approché de Maione. Dans le silence de l'assistance, émue par la douleur du père, Ricciardi avait tendu une main et lui avait serré le bras ; Maione se souvenait encore de la force insoupçonnée qu'il avait ressentie, de la chaleur de cette main à travers l'étoffe de l'uniforme.

« Il t'aimait, Maione. Il t'aimait à en mourir. Il t'a appelé, sa dernière pensée a été pour toi. Il sera toujours auprès de toi et de sa mère. »

Bien qu'égaré dans le brouillard de sa douleur, Maione sentit un frisson le long de son dos et derrière sa nuque. Il n'avait jamais demandé, ni à ce moment-là, ni plus tard, durant les heures de planque ou pendant les déplacements dus au service, comment Ricciardi pouvait savoir cela, pourquoi c'était justement lui qui lui avait rapporté l'ultime message du fils chéri. Mais il savait que ça s'était passé ainsi, que le délégué avait dit ce qu'il avait vu et entendu, et ce n'étaient pas les habituels mots de réconfort que lui-même avait tant de fois adressés aux parents des victimes.

1. La fonction de commissaire n'existe dans la police italienne que depuis 1928. Avant cette date, le délégué de police était le fonctionnaire chargé des enquêtes. (*N.d.T.*)

L'attachement de Maione pour Ricciardi était venu pendant les jours terribles qui suivirent – sans répit ni moment de faiblesse, les nuits, matins, après-midi, soirs, sans manger, sans boire, sans rentrer à la maison, à tenter de creuser une brèche dans le rempart de l'omerta du quartier, à échanger des informations, à jurer même de fermer les yeux face à certains agissements illicites pour mettre la main sur l'assassin de la cave. Même Maione, malgré la colère qui l'animait, finissait par succomber à la fatigue. Mais pas Ricciardi, qui semblait dévoré par un feu, possédé.

Ils avaient fini par retrouver l'assassin, dans un autre quartier, dans une cache au milieu de sa bande et du butin. Il riait quand ils intervinrent, malgré les sentinelles, déjà fichées et surveillées, qu'il avait placées au fond de la ruelle. Une opération de douze hommes, il n'y avait pas un policier qui ne voulût mettre la main sur l'assassin de Luca Maione. Et quand, dans le local vidé des complices et du butin, l'homme qui avait perdu sa fierté de gouape se retrouva seul face à Ricciardi et Maione, et qu'en pleurnichant il implora qu'on lui laisse la vie sauve, Ricciardi regarda Maione. Maione observait l'homme et revoyait son fils, gamin, lui apporter en riant une balle de chiffon, le visage barbouillé et les yeux pétillants. Il se retourna et sortit de la pièce sans prononcer un mot. C'est alors que Ricciardi, à son tour, s'attacha à Maione.

À partir de ce moment-là, Maione était devenu le fidèle compagnon de Ricciardi : chaque fois que le commissaire sortait, c'est lui qui préparait son escorte. Il savait que lors de la première descente sur les lieux d'un crime, il fallait le laisser seul ; c'était à lui de tenir à l'écart les autres policiers, les témoins, la famille

vociférante et les simples badauds, pendant les premiers moments qui allaient permettre à Ricciardi de faire connaissance avec la victime, de suivre sa légendaire intuition, de découvrir les éléments pour ensuite entamer la traque. Et puis il contrebalançait la solitude et les silences de Ricciardi grâce à sa bonhomie innée, sa capacité à parler franchement, attentif aux dangers auxquels son supérieur s'exposait, sans arme et avec une audace qui parfois frisait l'inconscience ou l'instinct suicidaire. Maione soupçonnait Ricciardi d'aller au-devant de la mort avec une soif hystérique de connaissance, comme s'il voulait en définir les contours, la découvrir ; sans montrer le moindre intérêt pour sa propre survie.

Mais il ne pouvait pas imaginer la disparition de Ricciardi. Tout d'abord parce que, dans sa simplicité débonnaire, il s'était convaincu que son fils perdu revivait en partie dans le commissaire ; puis, avec le temps, il s'était pris d'affection pour ces silences, ces sourires furtifs, cet écho de la douleur qui s'exprimait à travers les gestes de ces mains tourmentées. Alors il allait continuer à veiller sur la santé du commissaire, au nom et en souvenir de Luca.